Document generated on 06/05/2025 12:10 p.m.

Études littéraires africaines

OKRI, Infinite Riches, Phoenix, Londres, 1998. 340 p. L 16.99

Michel Naumann

Number 6, 1998

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1042149ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1042149ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Naumann, M. (1998). Review of [OKRI, Infinite Riches, Phoenix, Londres, 1998. 340 p. L 16.99]. *Études littéraires africaines*, (6), 72–74. https://doi.org/10.7202/1042149ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

qualités de l'original, et la même difficulté de lecture : une lecture active, que l'on a tout intérêt à faire à voix haute. Le récit parlé devient un texte, ce qui me remet en mémoire quelques réflexions d'Edouard Glissant dans *Le discours antillais*[4], qui salue cette "oralisation de l'écrit", ces textes qui se situent "à la conjonction de l'oral et de l'écrit" , dans une plus grande liberté.

■ Jean SÉVRY

NIGERIA

■ OKRI, INFINITE RICHES, PHOENIX, LONDRES, 1998. 340 P. L 16.99.

Ben Okri n'est plus à présenter : Booker Prize 1991, Prix des écrivains du Commonwealth pour l'Afrique, Prix Agha Khan de Paris, Prix international Chianti Rufino-Antico Fattore, Prix Premio Grinzane Cavour...

The Famished Road, qu'il ne fallait surtout pas traduire par *La route des affamés,* titre trop lourd de clichés paternalistes et humanitaires, mais *La route affamée,* nous contait l'histoire d'un enfant-abuki des quartiers pauvres, capable d'entrevoir en de fascinantes visions le monde des esprits. Ces intrusions dans une autre réalité lui permettaient de guider sa mère et son père. Dad, une magistrale création de Ben Okri, le Tigre noir, Sysiphe africain, devenait un pourfendeur d'esprits monstrueux qui symbolisent les forces régressives et oppressives qui menacent les nations africaines. *Songs of Enchantment* continuait le récit des aventures et visions d'Azaro. En même temps l'écrivain nigérian poursuivait une œuvre qui auprès de cette veine fantastique savait aussi faire appel à de solides qualités d'auteur réaliste. Il sut également, grâce à son roman *Dangerous Love,* se situer avec bonheur entre ces deux extrêmes.

Le fantastique démoniaque, plutôt que le fantastique angélique et l'œuvre réaliste, constitue à notre avis le point fort de l'œuvre de Ben Okri. La suite des expériences d'Azaro vient de paraître sous le titre d'*Infinite Riches.* Nous y retrouvons ce quadruple chronotope (la maison, la rue, le bar de Mme Koto, la forêt) qui permet à l'auteur d'organiser son récit, d'incarner ses intuitions, de poser les grandes questions de l'Afrique en crise. Les personnages des deux romans précédents sont toujours là, certains réapparaissent même après une longue absence. Le style nous donne encore de grands moments d'émerveillement. Déformations inquiétantes, passages surprenants du réel au rêve, narrateur à la première personne qui, grâce à ses pouvoirs, entre dans les rêves des autres personnages, noms et épithètes étrangement associés parce qu'ils relèvent de registres différents, mystère des nombres, répétitions syntaxiques et accumulations lancinantes, personnifications...

4. Glissant E., *Le discours antillais,* Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1997, pp. 778-779.

Ainsi les étranges oiseaux du couvre-feu qui agitent nos rêves de rythmes sinistres ou le bruit inquiétant des vers qui dévorent... le corps de celui qui les entend avant même de prendre conscience de ce qui lui arrive. Ces deux exemples ne sont pas choisis au hasard car ils présentent une vision ou une perception sans nous restituer entièrement le réel auquel il est fait allusion. Nous pouvons ainsi désapprendre nos perceptions immédiates, rester dans le domaine de l'art qui retarde notre retombée dans une conceptualité contrôlée par la pensée unique, errer dans un mythe et un langage que leur mystère empêche de rejoindre la factualité de l'idéologie. Cette suspension et cet affolement du sens nous contraignent à devenir chercheur, voyant, "guetteur de l'aube". Ne soyons donc pas surpris si les critiques conservatrices accusent l'auteur d'être obscur, difficile, élitiste, voire un magicien qui joue avec les formes mais n'a rien à dire.

Or le reproche que nous ferions à cette troisième série des aventures d'Azaro est d'approcher de trop près une conceptualité qui appauvrit le texte parce qu'elle est prématurée. Selon Bakhtine la parole est l'indicateur le plus sensible des changements sociaux. Précipiter l'interprétation d'une parole paradoxale, étrange, inouïe, revient à la ramener dans le bercail des concepts du passé. Or l'explicite affleure trop, p. 50 par exemple, dans une évocation des ancêtres qui frise le cliché, au ch. 2 du livre IV où l'on sent pointer une théorie du métissage fort senghorienne, dans les complaintes des arbres coupés qui risquent parfois de tomber dans un écologisme simpliste ou un humanisme pacifiste un peu trop attendu lorsqu'éclate la bombe atomique p. 128, dans les discours primitivistes du dernier gouverneur colonial et la teneur de sa réécriture de l'Histoire, dans un progressisme qui oublie qu'il est à reconstruire puisqu'il a perdu ces dernières années son langage, ses mythes, son pouvoir mobilisateur et son articulation au réel... Nous pouvons aussi regretter les cascades d'accidents en chaîne qui rappellent malheureusement un certain cinéma hollywoodien dont les productions sont indignes du talent et de la finesse d'un Ben Okri.

Heureusement il nous reste à travers ces pages à la fois un souffle épique très généreux et beaucoup d'énigmes à résoudre à travers des images symboliques saisissantes : le cercueil sur la voiture de Mme Koto, qui annonce et la mort de la sorcière, sa cause (l'incapacité de traiter rituellement la mort, la dévoration de la sorcière par une de ses victimes), et qui l'accuse (le cercueil est censé se précipiter sur le meurtrier dans certaines cérémonies), les émeutes des femmes, version récente de la révolution de 1928 en pays igbo, un léopard qui n'en finit pas d'agoniser dans la forêt, symbole d'un glorieux passé, la tapisserie de la vieille femme dans la forêt, symbole d'un combat culturel mené par les peuples africains, les interminables funérailles de Mme Koto... Avouons qu'il n'y a guère de passage un peu trop didactique qui ne soit promptement racheté par un épisode ou un développement symbolique et visionnaire éblouissant.

Destruction de la forêt, incapacité rituelle à se confronter aux morts,

culture mortifère, recul de la mémoire africaine, absence de communication entre les Dieux et les hommes et folie croissante des uns et des autres, montée d'une classe oppressive inculte et cynique, "déforcement" des corps (percés, amputés, possédés, délirants, fous, zombifiés, trahis, exclus, confinés, enfermés, "tabassés", terrorisés...) sont liés causalement par le récit, les métaphores, les visions de l'enfant.

La mort de Mme Koto est ambiguë car elle symbolise les politiciens populistes des luttes de l'indépendance : déjà des oppresseurs, mais encore liés au substrat culturel africain. Elle meurt de ces contradictions. Elle est sorcière et "mange" des âmes, mais en cela elle n'est pas en rupture avec les processus traditionnels. Pourtant elle ne pourra maintenir le lien jusqu'au bout entre modernité et tradition. Elle est sorcière pour acquérir un pouvoir qui dans ses formes est étranger. Elle tue le charpentier mais ne sait pas comment traiter rituellement et religieusement la mort. Or la gestion prudente des liens entre les vivants et les morts est au cœur des cultures traditionnelles. Si un mort n'est pas rituellement traité, si ses diverses èmes ne sont pas renvoyées à leurs foyers, il tourmentera les vivants pour les entraîner dans le no man's land où il se trouve désormais seul. Mme Koto est donc frappée par un mal qui l'emporte avant qu'elle ne puisse mettre au monde la nation qui devait trouver sa modernité à travers le substrat africain. Reste donc derrière elle une proto-nation. Avec Mme Koto s'en va certes la sorcière, mais aussi la mère toute-puissante, un pan entier de la culture africaine, le corps énorme et débordant dont profitent les médiocres nouveaux politiciens et sorciers : "beasts of no nation" disaient les Nigérians. La cérémonie funéraire sera à la fois grandiose et artificielle, boudée et pleine d'émotions.

Les derniers mots du roman révèlent en guise de conclusion l'ambiguïté de la démocratie dans une proto-nation : "Les élections à venir devaient sceller le destin de la nation qui n'était pas née". Ne proclamons pourtant pas le divorce entre tradition et modernité de peur de tomber dans le piège qui consiste à remplacer ces deux termes par africanité et occidentalisation. Certes, divers personnages s'astreignent à un effort de réécriture de l'Histoire qui va jusqu'à faire douter le peuple de s'être déchaîné dans de violentes émeutes quelques jours plus tôt. Dans *Cent ans de solitude* aussi les villageois avaient fini par douter d'un massacre de dix mille ouvriers dont il ne restait aucune trace. La mémoire dont la transfiguration doit donner naissance à une modernité africaine est dans le roman de Ben Okri sujette à des phases d'expansion et de repli. Le combat n'est donc pas joué ! Lorsque, dans le roman de Garcia Marquez, les habitants de Macondo perdent la mémoire, ils mettent des mots écrits partout pour se souvenir des noms qui leur permettent de maîtriser leur entourage. Telle pourrait être une des fonctions des textes de Ben Okri.

■ Michel NAUMANN